TEMPERATURE

Du 3 juillet 1900.

Thermomètre de S. A. L. Graham, Opticiens No 145 Rue du Canal Entre Carondelet et Baronne

	Fahrenheit	Centigrade
6 h. du matin....	86	30
Midi.....	92	33
3 P. M.....	90	32
6 P. M.....	88	31

A NOS LECTEURS.

Nous avons le plaisir d'informer nos lecteurs que Mrs. Mayence, Favre & Cie, Directeurs du Comptoir International de Publicité, 18, Rue de la Grange-Batelière, nos correspondants à Paris, mettent avec empressement leur bureau à notre disposition, permettant à nos amis qui iront à Paris durant l'Exposition Universelle de 1900, de lire la collection de notre journal que nous enverrons régulièrement par chaque courrier. De cette manière nos compatriotes pourront, pendant leur séjour dans cette ville, s'adresser à nos correspondants qui leur communiqueront immédiatement les exemplaires de notre journal qu'ils désireront lire.

LE 4 JUILLET.

La date du 4 Juillet, de glorieuse mémoire, non seulement pour les Américains à qui elle rappelle leurs nobles origines, mais pour tous les amants de la liberté et de l'indépendance des deux mondes, a toujours trouvé à la Nouvelle-Orléans des patriotes chaleureux, fervents pour la célébrer pompeusement, pour organiser des manifestations populaires dignes de cet évènement, unique en son genre dans le monde moderne.

De tout temps notre population s'est pressée autour des soldats de notre armée régulière, de nos milices de ville et d'Etat qui paradaient ce jour-là dans nos rues, au milieu des plus bruyantes acclamations, et célébraient l'anniversaire de la naissance d'un peuple qui, en un siècle, a pu prendre un essort gigantesque et s'élever brusquement de l'état absolu de petite colonie anglaise, de quelques deux ou trois millions de sujets, au premier rang des grandes nations du Vieux Monde, comptant près de quatre-vingts millions d'hommes libres et indépendants.

Le fait est unique dans les temps anciens comme dans les temps modernes.

Elle est loin, bien loin de nous, quoiqu'elle ne date que d'hier, l'époque où les sages, les grands politiques prétendaient que les grandes républiques étaient impossibles, qu'elles ne pouvaient guères dépasser les proportions d'une confédération de deux ou trois millions d'âmes, telle que la République helvétique, par exemple. Jetons les yeux autour de nous et voyons ce qui se passe.

Parmi les monarchies, la division partout; pas une ne dépasse quarante millions, à l'exception d'une seule qui s'élève à plus de cent millions—la Russie. Encore lui a-t-il fallu trois siècles de travaux constant, infatigables, inspirés par un homme de génie pour atteindre à ce chiffre.

L'union américaine a été bien autrement vite en besogne, et pour toucher au but, elle n'a pas eu besoin de piétiner sur les droits de l'homme et du citoyen. Il semble, en vérité, que se sont les institutions républicaines qui unissent aujourd'hui, tandis que les monarchies ne savent plus faire que la division.

Phénomène plus éclatant et plus prestigieux encore. Il y a deux ans à peine, il existait un malentendu entre les deux grandes sections de l'Union, et certains esprits en étaient arrivés à croire que la réconciliation entre les deux était impossible. Il a suffi d'un évènement pour prouver que les dissentiments n'existaient qu'à la surface et qu'au fond, dans la gigantesque république, tout le monde était d'accord et n'avait qu'une seule pensée dans l'esprit, qu'un seul désir au cœur, la gloire et la grandeur du pays.

Célébrons donc avec enthousiasme le 4 Juillet. Il n'y a pas dans l'histoire de l'humanité de date plus belle plus noble, plus capable d'élever les âmes, de fortifier les cœurs et d'opérer une fusion complète et parfaitement cordiale entre les individus et les sociétés.

NOTRE RECOLTE DE COTON.

Après la série de mauvais temps que viennent de traverser la plupart des Etats du Sud, il est tout naturel que les hommes d'affaires, les économistes, les agriculteurs jettent un coup d'œil anxieux sur notre vaste région cotonnière qui est une des grandes fournisseuses du monde industriel. Parcourons-les donc d'un regard rapide et voyons où en est notre récolte de coton, depuis l'extrémité sud-ouest du Texas jusqu'aux confins de la Caroline du Nord, sans oublier la Louisiane qui doit exciter notre intérêt d'une façon toute spéciale.

Le Texas a beaucoup souffert tour à tour de la sécheresse et des inondations juste à l'époque de l'ensemencement et de la première pousse de la plante. Il n'y a donc pas grand espoir à fonder sur la récolte de cet Etat. Dans l'Etat du Mississipi, la situation est lamentable. Les inondations constantes y ont rendu impossibles les travaux des champs.

Il en a été de même dans l'Alabama, la Caroline du Sud, la Georgie, le Tennessee. Il n'y a que deux exceptions heureuses à signaler—la Caroline du Nord et la Louisiane. Non pas que nous ayons énormément à nous vanter de l'état de nos champs de coton. Les terres basses laissent beaucoup à désirer à cause de l'excès d'humidité du sol, mais la perspective est excellente pour les terres élevées.

Reste à savoir le sort que leur réservent dans l'avenir les caprices de l'atmosphère. Quoi qu'il en soit, la Louisiane nous apparaît, pour le moment, comme un des Etats privilégiés, un de ceux qui ont eu le moins à souffrir des intempéries du climat.

En somme, si nous nous en rapportons aux communications du département de l'agriculture de Washington, nous aurions tort, même dans les circonstances les plus favorables, de compter sur une abondante récolte de coton. Nous devrons nous estimer fort heureux d'obtenir une moyenne convenable.

Le fait est d'autant plus à regretter, que les réserves du textile sont faibles et qu'une bonne récolte, si copieuse fut-elle, trouvera de bons placements de ce côté-ci, comme de l'autre côté de l'Atlantique.

FRANCE ET CHINE.

1860-1900.

Pour la troisième fois depuis un demi-siècle, depuis que la Chine a commencé à entr'ouvrir ses portes à l'Europe, la France est en état de guerre avec le grand empire asiatique.

Des deux guerres précédentes, la première fut entreprises conjointement avec l'Angleterre; sa date officielle est 1860: en réalité, elle a commencé trois années auparavant, lorsque la non-exécution des traités solennellement jurés et surtout la perfidie de la cour de Pékin contraignirent les gouvernements de Londres et de Paris à envoyer des troupes qui s'emparèrent de Canton, et des navires, qui forcèrent l'entrée du Pei-ho, la rivière de Pékin.

Le traité qui suivit ces opérations n'ayant pas été mieux respecté que les précédents, force fut aux Anglo-Français de se présenter à l'embouchure du Peiho; mais, cette fois, l'expédition se termina par un échec complet, presque désastreux. C'est alors que l'Angleterre et la France entreprirent la grande expédition de 1860.

Un peu plus de sept mille Français, sous les ordres du général Cousin-Montauban, le futur comte de Pali-Kao, et environ dix mille Anglais, commandés par le général Grant, débarquèrent sur les côtes du Petchili dans les premiers mois de 1860.

On sait que ce fut cette courte mais dure campagne: le 21 août, les premiers forts de Takou, à l'entrée de la rivière de Pékin, sont enlevés d'assaut et les autres évacués précipitamment; la grande ville de Tien-Tsin, également abandonnée par ses défenseurs, est occupée sans coup férir; puis l'armée marche sur la capitale.

Le 21 septembre, les Chinois tentent un effort suprême: au fameux pont de Pali-Kao, ils rassemblent une armée de 50,000 hommes, composée pour moitié de Tartares, cavaliers d'élite, et livrent combat à la petite armée européenne—10,000 hommes à peine dont toutes les troupes françaises et un régiment de cavalerie anglaise.

Ce combat, un des plus extraordinaires qu'ait enregistrés l'histoire militaire de la France, dure cinq heures; en vain la cavalerie tartare se lance en charges furieuses et répétées sur les carrés, elle est sans cesse repoussée, décimée et finalement mise en complète déroute, laissant sur le terrain plusieurs milliers de cadavres, alors que les Français n'avaient, de leur côté, que trois tués et dix-sept blessés.

Pékin est à la merci des Français et ils y entrent quelques jours plus tard, le 9 octobre; auparavant, les alliés étaient passés par le célèbre Palais d'Eté, résidence favorite du Fils du Ciel et lieu sacré entre tous pour les Chinois; ce palais qui renfermait d'immenses richesses fut pillé, puis incendié.

Cet incident de la campagne a fourni la matière de nombreuses polémiques dans lesquelles l'Empire et l'armée ont été vivement attaqués; en réalité — les documents les plus sérieux le prouvent aujourd'hui — si les troupes françaises ont pris part au pillage, ce furent les Anglais qui leur en donnèrent l'exemple; quant à l'incendie final, il est complètement et exclusivement à la charge des Anglais. A chacun son dû, n'est-ce pas?

Il est à noter, à ce propos, que les alliés de Chine n'ont cessé de suivre à l'endroit des Français la tactique qu'ils avaient déjà constamment employée en Crimée; non seulement ils contrariaient les mouvementes par leurs lenteurs calculées, non seulement ils n'étaient jamais prêts au jour de la bataille, non seulement ils les laissaient supporter tout le fardeau de la lutte, mais encore ils allaient jusqu'à négocier avec l'ennemi pour leur compte personnel et à l'insu des Français.

Lisez les récits qu'ont écrits les témoins oculaires de cette campagne de 1860, même les Anglais, et vous serez pleinement édifiés sur ce sujet.

Quoi qu'il en soit, cette campagne faite dans un pays complètement ignoré, au milieu de difficultées sans nombre, avec une poigné d'hommes, fut des plus glorieuses pour les Français; le général Cousin-Montauban l'a conduite avec une habileté et une vaillance auxquelles ses ennemis mêmes ont rendu un juste hommage.

Après la prise de Pékin, durant un quart de siècle, la France resta en paix à peu près complète avec la Chine; le ciel ne commença à s'assombrir de nouveau que dans les premiers temps de l'installation des Français au Tonkin. Dès le début, les rapports furent assez tendus, mais rien ne laissait croire qu'une guerre fût prochaine, lorsque le guet-apens de Bac-Lé, en 1885, mit le feu aux poudres.

Cette deuxième campagne a été presque aussi courte que la première; elle comprit deux opérations bien distinctes: l'occupation de la partie nord de la grande île de Formose, qui coûta beaucoup de monde et dont le résultat final fut à peu près nul, et la mémorable expédition navale de la rivière Min, si admirablement, si vaillamment conduite par l'amiral Courbet, au cours de laquelle sa flotte détruisait l'arsenal de Fou-Tchéou et toutes les formidables fortifications construites de ce côté par les Chinois.

Tel est, en quelques mots, le récit des deux guerres que la France a engagées, soutenues et menées à bonne fin avec la Chine. Que nous réserve, en ce qui concerne particulièrement la France, la guerre qui commence aujourd'hui? Il serait fort malaisé de le dire.

Les conditions, à l'heure présente, ne sont plus les mêmes qu'en 1860 et en 1885. Les Français ont fait seuls cette dernière campagne, et presque seuls la première; dans la campagne qui s'ouvre ils seront avec les Russes, les Allemands, les Anglais, les Japonais, voire les Américains, les Autrichiens et les Italiens, et leur rôle, au début du moins, sera plutôt bien effacé, l'effectif actuel de leurs forces en Chine étant sensiblement inférieur—pour ne pas dire davantage—à celui de la plupart des autres nations.

Ce qui n'a guère changé, par exemple, c'est la puissance militaire de la Chine. Comme en 1860, l'Empire du Milieu a encore ses troupes des bannières, composées de Mandchoux et de Mongols, garde fidèle de la dynastie actuelle; ses troupes de l'étendard vert, qui ne forment qu'une milice inutilisable en dehors de ses provinces d'origine; enfin, ses "Braves", troupes composées d'aventuriers enrôlés volontairement ou par force, plus pillards que soldats, et que les grands mandarins eux-mêmes n'emploient qu'avec circonspection.

Il n'y a que les troupes des bannières qui aient quelque valeur. Que sont-elles aujourd'hui, après le terrible coup que les Japonais leur ont porté il y a cinq ans? Quel est leur effectif, leur armement, et comment sont-elles organisées? Leur attitude actuelle vis-à-vis des boxers semble indiquer qu'elles sont restées au point où elles en étaient au lendemain de leurs défaites en 1895.

Il en est de même de la flotte. Déjà fortement éprouvée par le désastre que l'amiral Courbet lui infligea, il y a quinze ans, elle a été en partie détruite pendant la guerre avec le Japon. Aujourd'hui, s'il faut en croire les statistiques officielles, elle comprendrait un cuirassé qui date de 1881, un croiseur cuirassé qui date de 1887, une vingtaine de croiseurs non cuirassés, construits tous il y a quinze ou vingt ans, et un certain nombre de canonnières, de contre-torpilleurs et de torpilleurs, à peu près tous bâtiments de vieux modèles.

Ce n'est pas avec cela que la Chine pourra lutter contre les forces combinées qui la menacent à l'heure actuelle.

Moins que jamais la Chine est une nation militaire, et par cela même elle est appelée à périr. Elle a prouvé, dans toutes les guerres qu'elle a soutenues, qu'elle ne savait, qu'elle ne pouvait pas se défendre; elle le prouvera de nouveau et d'une façon décisive dans la lutte qui se prépare et dont l'enjeu sera son intégrité.

Nous avons expliqué ici même, dès le commencement de l'insurrection des boxers, quelle était la signification exacte de ce mouvement exclusivement dirigé contre les étrangers et encouragé par le gouvernement de Pékin, ou plutôt par la trop fameuse Impératrice douairière. Cet état de choses démontre que le gouvernement chinois, pas plus que l'armée et la flotte chinoises, n'est en état de tenir tête au formidable orage qui va s'abattre sur l'empire du Milieu.

La Chine, hypnotisée par le passé, est, comme toutes les grandes nations qui ont marqué le pas, mûre pour la tombe.

Le Transsibérien.

Paris, 23 juin.

C'est un rêve, c'est un conte fantastique des «Mille et une Nuits» que la Compagnie des Wagons-Lits et des grands express européens, moderne Schéhérazade, entreprend de nous faire vivre. C'est l'illusion complète d'une fugue aux contrées lointaines qu'elle nous offre, une échappée aux horizons plus larges, un voyage qui, commençant aux plaines neigeuses de Russie, se termine en Orient, au milieu de la féerie charmante des pagodes tourmentées et des paysages de Chine! Entreprise admirable, idée hardie qui, dès l'abord, semble hérissée d'insurmontables difficultés. Mais la Compagnie des Wagons-Lits avait, au jour de sa naissance, une bonne fée qui veillait sur sa destinée. Elle a ouvert les portes de son exposition, et déjà c'est au triomphe.

Sur un quai de gare véritable, un train de luxe — ce fameux Transsibérien que l'on inaugurera en 1902—attend les voyageurs pour les transporter d'une seule traite de Moscou à Pékin à travers toute la Sibérie jusqu'au golfe de Petchili. Composé de quatre voitures comprenant des wagons restaurants-lits-salons, ce rapide réunit tout ce que le confort moderne, le luxe le plus raffiné et la fantaisie la plus folle peuvent imaginer et rêver. Construit tout en acajou, décoré de jolies fresques, tendu d'étoffes de couleurs claires, il ne laisse percevoir à l'œil aucun boulon, aucune trace de ferrure! Des salles de restaurant d'un goût délicat et sûr offrent aux regards le décor frais de leurs draperies vertes, roses, bleues et or. Des tapisseries de soie Louis XV ornent le fumoir où des globes colorés tamisent la lumière en lueurs discrètes, propices aux longues rêveries qu'enfante la fumée douce des cigarettes russes. Plus loin, en suivant le couloir bien aéré l'on trouve, dans un salon de style Louis XVI, un piano et tout ce que le «homes» le plus confortable et le plus personnel peut présenter d'intime et d'attirant. Désirez-vous prendre un tub et ne rien changer à vos habitudes quotidiennes? Vous trouverez dans le Transsibérien une salle de bains, une salle de coiffure tendue de blanc avec bougies électriques et large psyché aux glaces biseautées. Plus loin, un «vélo-room» permettra au voyageur de détendre ses muscles engourdis, et précède un wagon-list avec couchettes à angles droits, construit selon les derniers desiderata du confort moderne.

Voilà la merveille qu'offre aux visiteurs la Compagnie des Wagons-Lits, et jamais train de luxe n'a mieux que celui-là mérité son nom! L'on envie à l'avance les heureux qui feront, dans deux ans, le véritable voyage de Moscou à Pékin dans ce palais roulant et connaîtront d'inoubliables soirées dans le salon rose et or!

En face du Transsibérien se trouve le panorama peint par Jambon d'après nature. Sous les yeux des passagers le pays se déroule avec toutes les aspérités de terrain, fleuves, villes, montagnes, steppe, grâce à un système aussi savant qu'ingénieux. Une toile se déplace parallèlement au sens du train avec une vitesse variable selon qu'apparaissent à la vue les premiers, seconds ou derniers plans de la contrée parcourue. Montée sur des rouleaux mus par l'électricité et d'un système semblable à celui des rampes mobiles, la première toile représentant le ballast, l'herbe, les poteaux télégraphiques, se déroule à raison de 5 mètres par seconde. La seconde, allant un peu plus lentement et montrant les arbres et aspérités de terrain à 20 mètres de la voie, précède une dernière toile de 8 mètres de haut et qui ne se dépace plus qu'avec une vitesse initiale presque imperceptible. L'illusion d'optique est absolument complète et c'est réellement toute la Sibérie, toute la plaine chinoise, qui fuient ainsi sous nos yeux!

De suite, sitôt dans les grands jardins du Trocadéro, la coquette gare de Moscou étonne les yeux des visiteurs par son architecture légère, ses couleurs vives bleues, jaunes, roses où l'aigle de Russie met la teinte plus sombre de ses ailes.

Un restaurant, servi par des Tartares chaussés de bottes molles, y est attenant. On vous y servira tous les mets de Russie: du caviar frais, le sterlet de la Volga et ce délicieux koulebiaks dont nos alliés ont seuls le secret. Un orchestre de tziganes authentiques présidera à votre repas et, si vous ne manquez point l'heure du train, c'est que vous serez alors déplorablement dénué de goût et dépourvu de tout sens musical.

Un appel: c'est le d'départ. Les employés en toque d'astrakan vous poussent vers les quais. Et vous voilà installé aux tables du wagon-restaurant, fleurise de roses multicolores... Un coup de sifflet à travers les vitres, vous voyez Moscou que le train quitte, Moscou avec les tourelles élancées du Kremlin, s'éloigner, s'estomper, disparaître. Voilà les poteaux télégraphiques qui s'enfuient sous vos yeux, le steppe infini, champ illimité des chevauchées cosaques. Ce sont des villages, des villes que le train atteint et dépasse: Nijni-Novgorod: Des ponts de pierre, des arches, un fleuve immense, la Volga, que le rapide franchit à toute vapeur. Puis le steppe encore, Omsk, puis Tomsk, Kransoiarsk, Irkoutsk gracieuse et souriante, penchée aux rives de l'Angara qui la baigne. Une mer immense, une mer jusqu'à l'horizon, une mer bleue semée de vols d'oiseaux.... Un rêve: le lac Baïkl qui apparaît, grandit, disparaît sous vos yeux incrédules!

Plus loin, c'est l'Amour, grand, impétueux, roulant ses eaux [illegible] colère. Ce sont des cités chinoises qui enchantent les regards [illegible] leurs toits bisornus; des maisonnettes encerclées de bambous, [illegible] jardinets plantés de pigonium [illegible] de Tamaris. Voilà la Grande Muraille....

Et sur les quais, des Chinois d'un accent guttural, crient à pleine voix:

Pékin! Pékin! Pékin!

A l'arrivée, c'est la charmante gare chinoise, verte et rouge, [illegible] à elle seule, mérite une visite. Le coin le plus riant de l'Exposition où l'on vous servira tous les mets de Chine: des nids d'hirondelles, des ailerons de requin et des pousses de bambou!

Ici, le décor est féerique et, de la terrasse, l'on embrasse d'un seul coup d'œil tout le panorama grandiose de l'Exposition. Les Chinois alertes et empressés vont, dans leurs robes de soie, leur marche affairée. Au pied de l'édifice, un joli lac semé de sampangs en miniature met la note fraîche de ses eaux claires. Des lampions de couleur jettent sur les choses des lueurs imprécises et mouvantes qui donnent la vision lointaine et quelques chimériques paysages d'autrefois. Des lires gais fusent vers les cieux pâles qui, en les beaux jours, le soir, s'illuminent d'étoiles. Et il ne vous faudra pas beaucoup d'imagination pour vous croire réellement en plein Orient, au pays des petites mousmées qui sourient gentiment en montrant leurs dents noires de bétel; sur cette terre lointaine de Chine qui enfanta les fleurs énormes, monstrueuses et malsaines du Jardin des Supplices....

Mort d'un vieux général français.

Le général Vanson, organisateur et directeur du musée historique de l'armée, vient de mourir à Paris.

Le général Vanson, qui était âgé de soixante-quinze ans, avait pris sa retraite en 1884 avec le grade de général de brigade.

Il avait pris la part la plus brillante aux campagnes de Crimée, d'Italie et du Mexique et à la guerre de 1870.

Il appartenait à l'arme du génie et ses études très remarquées l'avaient depuis longtemps classé parmi les savants de l'armée. Pendant plusieurs années il dirigea la *Revue militaire de l'étranger*, et nul ne connaissait mieux que lui les armées européennes dans leurs formations; il en suivait attentivement les progrès, et ses connaissances ainsi que ses conseils furent souvent utiles aux ministres de la guerre qui se succédèrent depuis une vingtaine d'années, qui surent tous apprécier ses services. Longtemps il fut attaché à l'état-major de l'armée.

Il a consacré ses dernières années à l'organisation du nouveau musée des Invalides, qu'il avait su placer au premier rang des musées d'armée de l'Europe.

Tous les souverains étrangers avaient tenu à honorer de leurs ordres cet éminent et savant officier qui était commandeur de la Légion d'honneur.

L'ESPRIT DES AUTRES

On parle des déménagements.

—Je n'aime pas beaucoup ce [illegible] soupire mélancoliquement un vieux monsieur, car on laisse quelque chose de soi dans chaque maison que l'on quitte.

—Principalement des meubles, soupire un bohème qui connaît plusieurs fois les joies de l'expulsion.

Feuilleton

—DE:—

L'Abeille de la N. O.

292 Commencé le 4 mars 1900.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Maldague

QUATRIÈME PARTIE.

III

(Suite.)

C'était la première fois qu'elle voyait ainsi, le bras de l'une appuyé sur les bras de l'autre, ces deux êtres qui lui étaient chers, l'un parce qu'il était son père, un père dont elle seule avait connu le supplice, Chérie parce qu'elle avait été le sauveur de leur honneur à tous.

Qu'allaient-ils se dire?

Bien peut être....

M. Varagniez savait-il que Chérie connaissait comme elle l'assassin?

Il n'était pas possible, alors, qu'elle ne lui eût rien avoué, qu'il n'eût pas conscience de ce dévouement, qu'il ne se dit pas que l'héritière de Mme Varagniez s'accusait d'un crime qu'elle ne commettait point, se dépouillant en même temps d'une fortune, ne l'avait fait que pour sauver un inconnu:

Et combien de fois, depuis surtout la libération de celle ci, cette pensée ne s'était-elle pas retournée dans le cerveau de la fille de Claude:

—Comment la simple amitié qu'elle avait pour nous tous, la reconnaissance relative qu'elle était capable de nous porter pour l'effection sincère que nous lui témoignons, ont-elles été suffisantes pour la conduire à une abnégation qui a atteint l'apogée du sublime.

Le mystère n'était point encore éclairci.

Et la jeune fille sentait toujours croître cette affection ancienne.

Non seulement elle s'avivait d'une reconnaissance sans bornes, mais Chérie semblait à présent être des leurs, lui appartenait à elle comme une sœur.

Si chacun l'entourait de soins, Mme Varagniez, également attentive à ce qui pouvait intéresser sa santé, affectueuse, autant que le chagrin aigu qui la déchirait, la laissait libre d'une marque d'affection, elle surtout, s'attachait à force de soins matériels, de marques d'amitié, à soutenir ce pauvre corps, où l'âme semblait parfois anéantie, à ranimer chez la malade, la vigueur et l'espoir.

Car si, vis-a-vis des autres, elle se taisait, Chérie confiait à Marie-Thérèse sa triste prescience.

Elle craignait bien, de n'être revenue au Val-Rose que pour le quitter à jamais.

Elle s'en irait dans le petit cimetière, prendre sa place sous un tertre vert, où Albéric viendrait apporter des fleurs.

Quand elle disait cela, Marie-Thérèse l'entourait de ses bras, la grondait et l'embrassait.

Elle arrivait à faire passer en elle, une confiance qui lui donnait une sorte de gaieté fébrile.

Le matin encore il y avait eu entre les deux jeunes filles, une de ces scènes.

Chérie, répondant à celle qui parvenait, pour quelques heures, quelquefois pour un jour, à lui inculquer une foi qu'elle n'avait peut-être point elle même, attachait à son tour ses bras à son cou, la serrait contre elle de toutes ses forces nerveuses, parfois exaspérées, comme certains malades, et pouvant donner le change à son entourage.

—Marie-Thérèse, j'ai un secret, je ne partirai pas sans te le dire.

—Un secret, répétait Mlle Varagniez qui réprimait un tressaillement.

—Oui.... que tu sauras, toi.. ton père peut-être.... vous deux seuls, en tout cas.

—Pas ma mère?

—Non, vous deux.... encore, lui, je ne sais pas ... et seulement si je dois mourir.

—Tu na mourras point.... et tu nous le diras quand même.

—Jamais, si je vis....

—Alors, Chérie, comme tu vivras, nous en serons pour nos frais de curiosité.

—Je n'en ai parlé à personne, et je te répète que je n'en parlerai peut-être pas à ton père.

—Ah!

—A toi.... si je sens sonner ma dernière heure.

—Tu es une petite folle! tu vas mieux, tu manges....

—Mais je ne digère rien.

—Tu prends souvent, il en reste toujours quelque chose dans l'organisme..... Ce sera très long, tu le sais; aussitôt après les vendanges nous partirons pour Menton.... Au printemps, tu seras forte.

Et, en se dégageant, grave à présent, Marie-Thérèse ajoutait:

—Si je te disais que je le sais, ton secret?

Chérie, elle, ne réprima point un tressaillement qui dégénéra en un tremblement.

Ses yeux bleus se fixèrent sur celle qui lui parlait, avec sa voix sérieuse et profonde, démesurément agrandis.

L'effroi qui s'y lisait s'effaça presque immédiatement.

—Non, tu ne le sais pas.

—En es-tu sûre?

—"Tu ne peux pas" le savoir.

—Et mon père, le pourrait-il?

—Non.

—Il ne le pourrait pas?

—Non, répéta-t-elle d'un ton si net que Marie-Thérèse n'interrogea plus.

En suivant en cet instant des yeux son père et Chérie, Mlle Varagniez se posait donc, non seulement la question dont la solution à mesure qu'elle se la répétait restait plus vague, mais celle-ci:

De quel secret veut-elle parler, que mon père ou plutôt seulement moi, si elle mourait, devrons connaître, et que mon père, pas plus que moi, ne peut soupçonner?

Ils avaient disparu sous la charmille.

Le pas de Chérie, très lent, était ferme pourtant, à côté de celui de M. Varagniez, qui se mettait à son allure.

Ni l'un ni l'autre ne parlait.

Elle était heureuse.

Lui, se trovait peu à peu saisi d'un sentiment bizarre.

Ce bras faible que soutenait le sien, le pénétrait d'une chaleur qui faisait passer comme une fièvre dans son sang.

Jamais encore il n'avait éprouvé une sensation pareille.

C'était très doux, et plus peut-être, troublant et pénible.

Chérie l'aimait.

Mais le sentiment ressenti pour elle jusqu'à aujourd'hui, si intense qu'il fut, ne pouvait pas s'appeler de l'amour.

En lui, une aberration s'élèverait elle?

C'était comme un contact de chair, ce bras sur son bras, cette chaleur de fièvre qui venait le brûler.

Lui, fini, atteint jusqu'à sentir qu'il ne s'en remettrait plus, éprouvant parfois de ces phénomènes physiques, où le vide complet se fait dans le cerveau, tandis que le cœur semble s'arrêter de battre, frappé deux fois de congestion, sachant que la troisième attaque serait mortelle.... allait-il céder à l'excitation malsaine?

Allait-il broyer dans une étreinte misérable ce corps, presque immatériel, qui ne vivait plus que par le flambeau de l'âme?

L'amour de Chérie était pur ....Le sien allait-il être infâme?

Et Claude se répétait pour se garer de cette folie, autant que pour s'en excuser devant soi-même:

"L'homme est un instinctif, que la nature n'a pas armé pour se défendre contre son animalité.

—Tu est lasse? fit-il d'une voix qui haletait.

Elle s'appuya davantage à lui.

— Un peu .... et cependant auprès de vous, je me sans fort.

—Tu fléchis....Chérie!

Il l'enleva dans ses bras, [illegible] venus robustes, la serra contre sa poitrine.

Elle murmura:

—Comme je vous aime.

Claude Varagniez, livide, allait mettre sa bouche sur sa bouche.

Un mouvement de la tête de la jeune fille, qui roula inerte, plaça son front sous ses lèvres.

Il était froid.

Et ce froid glaça dans les veines de Claude le sang qui bouillonnait.

Etait ce un cadavre qu'il avait dans les bras?

Il retourna en arrière.

Ce corps maintenant lui semblait de plomb.

Ses jambes fléchissaient.

Il n'était pas revenu à l'entrée de la charmille qu'il s'agenouillait, pour ne pas tomber sous son fardeau.

Il laissait Chérie étendue à terre, allait courir chercher du secours.

La voix faible, qu'il lui fallait l'espoir qu'elle n'était pas morte, toujours éteinte, pour l'entendre l'arrêta.

—N'appelez pas.... n'appelez pas.

A peine s'était-il éloigné